

—Que Dieu t'entende, mon bon Michel, répondait la femme, car la nourriture et la toilette des petits commence à coûter cher, sans parler de l'instruction qui va bientôt commencer.

—Courage, courage, ne t'inquiète pas. Vois donc, moi je travaille dur et je ne me plains pas.

Un soir pourtant, quinze jours après, la veille de Noël, Michel fut fêlé de se plaindre. Il sentait à la tête une atroce douleur. La fièvre le prit. Il voulut, néanmoins, continuer son service de nuit, malgré les instances du chef de gare, mais ses forces le trahirent et il tomba sur la voie.

—Allons, dit-il, c'est fini. Je ne suis plus bon à rien. Je vais m'en aller.

Puis il pensa aux êtres chéris dont il était l'unique gagne-pain, et une larme, la première que cet homme de fer eût versée depuis vingt ans, roula sur ses joues bronzées.

Au même instant, le commissaire de surveillance passait :

—Vous êtes malade, Michel? demanda-t-il avec un vif intérêt.

—Oui, monsieur. Je rentre chez moi.

—Attendez un quart d'heure dans les salles, vous partirez ensuite.

Michel parut surpris et entra, soucieux, dans les salles d'attente.

—Je croyais cet homme bon, pensait-il ; pourquoi m'enlève-t-il ce quart d'heure? Ne suis-je pas assez malheureux? Si je suis malade qui nourrira mes enfants? qui s'occupera d'eux?

Et le pauvre homme, en proie aux frissons de la fièvre, avait peine à retenir ses larmes.

Quant le quart d'heure fut écoulé. Michel le chauffeur quitta la gare et gagna son domicile. Il habitait, sur la hauteur, une petite maisonnette composée de deux pièces, avec un petit jardin que sa femme entretenait de fleurs pour lui, rafraîchir les yeux et l'esprit quand il quittait ses affreuses locomotives.

Michel passa, sombre inquiet, la tête basse, dans son jardin, et brusquement ouvrit la porte.

Quelle ne fut pas sa surprise! Devant lui, près de sa femme et de ses enfants, étaient le commissaire de surveillance et le chef de gare, et encore un autre monsieur que Michel ne connaissait pas, mais qui devait occuper une haute situation dans la Compagnie, à en juger par ses galons.

Celui-ci s'avança presque avec respect :

—Monsieur Michel, dit-il, ne vous troublez pas. Je suis chargé par la Compagnie d'une mission qui m'est douce. Les bons serviteurs comme vous doivent être encouragés et récompensés. M. le commissaire de surveillance nous a fait connaître le secret de votre zèle. Ce secret ennoblit votre travail. Comme à l'armée, vous êtes à l'ordre du jour et de la Compagnie. J'ai remis à votre femme un livret de caisse des retraites à votre nom, et désormais, tranquilles sur l'avenir de votre famille, vous travaillerez dans les bureaux. Donnez-moi la main, monsieur Michel. Vous êtes un homme de cœur.

Le pauvre chauffeur, interdit, ému jusqu'aux larmes, ne sachant s'il rêvait, tendit la main à son chef inconnu, qui la pressa affectueusement. Puis, sa femme et ses enfants se jetèrent, joyeux, dans ses bras, et le commissaire de surveillance alla jouer un air sur les vitres pour dissimuler son émotion. Au même instant, deux autres chauffeurs, camarades de Michel, entrèrent avec un gros bouquet qu'ils donnèrent à la jeune femme :

—Nous connaissons, nous aussi, madame, dirent-ils, le secret de Michel : c'est pour vous qu'il travaillait, et c'est à vous que nous avons voulu remettre le bouquet des adieux !...

Quinze jours après, le chauffeur Michel, devenu garde-magasin avec des appointements élevés, rentrait à son nouveau poste, tandis que le commissaire de surveillance disait en le voyant passer :

—Il n'y a point, ici-bas, de métier vil par lui-même. C'est la noblesse du but, et non le genre de travail, qui grandit l'homme et qui l'élève vers Dieu.

Dans un petit dictionnaire historique, on lit :

CAMBRONNE : Nom d'un célèbre et brave qui ne mâchait pas ses mots.



PENSEZ

A

EUX

LE NOEL DES PAUVRES

## VIEUX NOEL

Gai rossignol sauvage,  
Vous qui chantez si bien,  
Joyeux refrain,  
Allez faire un message  
Des le matin,  
Aux pasteurs du village.

Le rossignol sauvage,  
Devant qu'il fût parti  
Plein d'appétit,  
Prit son dîner d'usage  
D'œufs de fourmi,  
Muni pour le voyage.

Le rossignol sauvage  
Se pose en arrivant,  
Et voletant  
Sur le plus haut étage,  
Et gazouillant  
Commence son message

— Pasteurs de ce village,  
Jésus est près de vous.  
Soyez jaloux  
D'être en son voisinage :  
Venez-y tous,  
Venez lui rendre hommage.

Jamais plus belle image  
En ces lieux n'a brillé,  
En vérité,  
Quand verrez son visage,  
De le quitter  
N'aurez plus le courage.

Il vient de l'esclavage  
Tirer le genre humain,  
Si mal en train ;  
Et réprimer la rage  
Du noir malin :  
Il vient le mettre en cage.

— Gai rossignol sauvage,  
Répond un vieux pasteur  
De bonne humeur.  
— Si tout ce beau langage  
Était menteur,  
Ce serait grand dommage !

— Je vous jure et j'engage  
Pour foi de ce qu'ai dit  
Mon joli nid,  
Ma voix et mon bocage  
Et mes petits :  
Que puis-je davantage ?

Sous un mauvais treillage,  
Tout glacé par le vent  
Il est pleurant :  
C'est un apprentissage,  
Car en mourant  
Souffrira davantage.

Dans ce pauvre ménage  
La paille sert de lit  
Au doux petit.

Il n'est là qu'en passage  
Moi, j'ai mon nid,  
Je l'ai par héritage.

Pourtant, il sera sage  
D'être de ses amis,  
Grands et petits :  
Car je vous le présume,  
Ses ennemis  
N'auront pas beau partage.

Car c'est vraiment dommage  
De le voir si pauvre.  
Si tendrelet,  
Ce roi sans équipage  
Et sans varlet,  
Pas même un méchant page.

Pour moi j'ai l'avantage  
De lui faire ma cour  
Sitôt le jour :  
Lui dis en mon langage,  
Qu'il est l'amour  
Du rossignol sauvage.

Mieux couvert de plumage  
Que lui dans son berceau :  
Un vermineau,  
Sans plus, ma faim soulage :  
De ce cadeau  
Mon chant lui rend hommage.

Si dès votre bas âge  
Jamais n'offensiez Dieu  
Tout aussi peu  
Que l'oiseau du bocage,  
Vous seriez mieux  
Qu'un rossignol sauvage.

Enfants, à son image,  
Soyez bons et gentils,  
Pieux, soumis :  
Vous aurez en partage  
Son paradis :  
Quel immense avantage !

Du rossignol sauvage,  
Le chant est bien joli :  
Mais ci finit,  
Ayant fait son message,  
Tôt repartit,  
L'artit pour son bocage.

## LISEZ LES JOURNAUX

Tailleur, (à son collecteur).—Est-ce que l'éditeur du *Courrier de la Rivière Noire* vous a payé le compte de son complet.

Collecteur.—Il m'a flanqué à la porte, en m'appelant insolent, et en disant que j'aurais dû lire en gros caractères, dans la première colonne de son journal, qu'il ne s'engage "ni à payer, ni à remettre les articles qu'on lui envoie."